

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE. — (Suite.)

LVII

En écoutant Amanda, le souvenir des mauvais côtés du passé revint au jeune homme.
— Que me veux-tu ? dit-il en dégageant sa main.
Tu sais bien qu'entre nous tout est fini ! Ta présence me rappelle des heures d'effroyable angoisse, et si je suis ici, blessé, si j'ai failli mourir, c'est à toi que je le dois !
— A moi ! s'écria la jeune femme stupéfaite.
— Oui, à toi, car si j'ai perdu l'emploi qui me faisait vivre, si j'ai dû fuir Joigny, où le mépris public m'entourait, c'est à cause de ce misérable billet que j'ai signé pour t'en donner l'argent et qui a failli me conduire au bague ! Par toi, mon nom est deshonoré ! Par toi mon avenir est brisé ! Ah ! que n'ai-je trouvé la mort dans cet accident de chemin de fer ? La mort eût été l'absolution et du moins je n'aurais plus rien à craindre !

— Oui, un homme que tu as vu à Joigny il y a un mois à peu près, et qui tient en ses mains, à cette heure, ton billet faux.
— De pâle qu'il était, Duchemin devint livide. D'une voix étranglée il bégaya :
— Comment connais-tu cet homme ? Comment sais-tu qu'il détient ce billet ?
— Comme je sais qu'il a acheté à Mme Delion et qu'il garde avec soin, certaine reconnaissance signée par moi et fort compromettante. Pour acheter et collectionner ainsi qu'il le fait des papiers de ce genre, ce baron de Reiss, vrai ou faux, a certainement de bonnes raisons. Je suis naturellement au fait de celles qui me concernent, mais j'ignore celles qui ont rapport à toi et j'ai besoin de les connaître.
— Pourquoi ?
— C'est élémentaire ! Toi et moi nous sommes menacés ensemble. Donc nous devons nous unir pour combattre l'ennemi commun.
— Mais je n'ai rien à craindre de lui, moi, dit-il.
— Ne me raconte donc point de calembredaines ! répliqua-t-elle. Tu sais bien que je ne suis pas gobeuse ! Comment le baron de Reiss s'est-il procuré la traite enrichie par toi d'une signature de fantaisie ?
— En le remboursant.
— Connais-tu cet homme depuis longtemps ? Était-il de tes amis ?

— Mais pourquoi ?
— Il se sentait dévot par moi. Il voyait bien que je n'étais pas dupe de son masque. Cet homme a commis plus d'un crime et je crois en connaître un qui n'a échoué que par des circonstances indépendantes de sa volonté.
LVIII
— Quel est ce crime ? demanda Raoul Duchemin vivement intéressé par ce qu'il attendait.
Amanda reprit :
— Il y a un mois, le prétendu baron de Reiss, de son vrai nom Ovide Soliveau, voulait se débarrasser d'une jeune fille, une orpheline élevée aux Enfants-Trouvés. Il ne réussit qu'à moitié. L'orpheline, frappée d'un coup de couteau, fut très malade, mais ne mourut pas.
— Tu es certaine que cet homme était l'assassin ?
— J'ai cent raisons de le supposer. Pour en être absolument sûre, il ne me manque qu'un tout petit indice. Que cet indice me soit fourni, et alors j'aurai des armes, je serai forte pour me venger. Pour nous venger tous deux, car notre intérêt est le même !
— Le nom de cette orpheline, le sais-tu ? balbutia-t-il.
— Oui.
— Et ce nom ?
— Lucie.
— " Lucie ! " s'écria Raoul. Ah ! c'est bien le nom écrit



Dès le matin, elle prit le train de Bois-le-Roi. — Voir page 302, col. 1.



Georges et Lucien admirèrent le portrait de la jeune fille. — Voir page 303, col. 1.

— J'accepte et je mérite les reproches que tu m'adresses, fit Amanda d'une voix qui semblait tremblante d'émotion. J'ai été folle. J'ai eu des fantaisies, des caprices dont je ne soupçonnais point les conséquences funestes. Je t'ai fait inconsciemment beaucoup de mal. Je le regrette. Je t'en demande pardon. Il ne faut pas m'en vouloir si je suis dans ta chambre, près de ton lit, sans en avoir obtenu de toi l'autorisation. Tu aurais refusé peut-être de me recevoir, et ma visite a des motifs bien sérieux, je t'assure. Peut-être discipera-t-elle les inquiétudes relatives à ton avenir dont tu me parlais tout à l'heure. Consens-tu à m'écouter ? Consens-tu à me répondre.
— Il le faut bien, puisque tu es là ! Que viens-tu me dire ? Qu'as-tu à me demander ou à m'apprendre ?
— J'ai tout d'abord à te mettre en garde contre les périls qui te menacent.
— Des périls ?
— Oui.
— Lesquels ?
— Tu connais le baron de Reiss ?
— Le baron de Reiss, balbutia-t-il en regardant Amanda pour tâcher de lire dans ses yeux ce qu'elle savait.

Je le voyais ce jour-là pour la première fois.
— Et il est venu à ton aide lors de votre première rencontre ?
— Pourquoi aurais-je refusé un secours arrivant si juste à point pour me tirer d'affaire.
— Espères-tu me persuader que cet homme n'a rien exigé de toi ?
— Que voulais-tu qu'il exigeât ?
— Si je le savais, je ne te le demanderais pas ! Voyons, Raoul, parle ! Apprends-moi la vérité, la vérité tout entière ! Je te le répète, nous sommes menacés l'un et l'autre et il faut nous unir pour échapper à ce misérable qui n'est pas plus baron que toi !
— Pas baron ! Tu en es sûre !
— Oui.
— Comment se nomme-t-il ?
— Ovide Soliveau. C'est un voleur et un assassin qui a failli m'empoisonner il y a quelques jours.
— T'empoisonner, toi !
— Parfaitement !
— Où donc ?
— Ici même, à Bois-le-Roi.

sur l'acte de dépôt qu'il est venu exiger de moi.
— Un acte de dépôt ? répéta mademoiselle Amanda, frémissant d'anxiété et palpitant d'espoir.
— Oui. Cet homme, pour paiement du service qu'il m'avait rendu, m'a contraint à lui livrer l'acte de dépôt fait à la mairie de Joigny par la nourrice, au moment où elle allait porter aux Enfants-Trouvés de Paris, la petite fille à elle confiée et dont on ne payait plus l'entretien.
— Quel intérêt cet homme avait-il à posséder cet acte ? demanda l'essayeuse de madame Augustine.
— Il se disait père de l'enfant.
— Le misérable ! Je n'ai plus de doute à cette heure ? C'est lui qui a frappé Lucie, et le papier exigé de toi va lui servir sans doute à commettre quelque nouveau crime ! Mais ce papier, ajouta mademoiselle Amanda, tu n'avais donc pas le droit de le lui remettre ?
— Non, il devait demeurer dans les archives de la mairie.
— Si l'on savait que tu l'as soustrait pour le lui livrer, qu'arriverait-il ?
— Je serais perdu, répondit-il, perdu sans ressources.
Amanda Régamy raconta au jeune homme ce que nos lecteurs connaissent déjà. Raoul l'avait écoutée avec attention.